


6-2011

Féminisme français : Fait, Fiction

Jennifer Granina

Union College - Schenectady, NY

Follow this and additional works at: <https://digitalworks.union.edu/theses>

 Part of the [Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons](#), and the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Granina, Jennifer, "Féminisme français : Fait, Fiction" (2011). *Honors Theses*. 986.
<https://digitalworks.union.edu/theses/986>

This Open Access is brought to you for free and open access by the Student Work at Union | Digital Works. It has been accepted for inclusion in Honors Theses by an authorized administrator of Union | Digital Works. For more information, please contact digitalworks@union.edu.

Féminisme français : Fait, Fiction

Par : Jennifer Granina

L'histoire

Qu'est ce qui donne le pouvoir à une idée ? Qu'est ce qui la fait réelle dans les cœurs et les esprits des gens qui croient à elle ? Qu'est ce qui crée le désir à lutter pour cette idée, une conception éthérée et insaisissable ? Ce sont les questions qui doivent être considérées par les philosophes, par ceux qui croient assez à une idée pour la rendre une réalité. C'était la mission des féministes en France depuis le commencement du 19ème siècle. Pour elles, le féminisme n'était pas un mouvement qui avait un début et une fin, c'était une force, présente dans le monde depuis la création des sexes. Le féminisme n'était justement pas un mouvement pour la libération de femmes, c'était une recherche pour une identité unie, une identité capable d'inciter le changement, capable de laisser un héritage. Le féminisme était présent comme une graine dans l'esprit de chaque femme qui était opprimée. Mais pour pousser, pour devenir tangible, cette graine avait besoin d'une impulsion. Elle avait besoin d'un catalyseur capable de bouleverser l'idée et de déranger le monde de la paix à laquelle il s'habitait. Le féminisme en France a pris forme parce que la société ne pouvait plus ignorer les femmes comme citoyennes, comme individus, comme indispensables pour la continuation de la vie. Cette réalisation a changé tout. Elle change le 19ème siècle, et avec les temps modernes.

Bien que ce changement ait forcé les gens de remettre en cause le rôle traditionnel de femmes, la transformation des idées qui dominaient la société était lente et laborieuse. C'était difficile pour les hommes d'abandonner le pouvoir qui leur appartenait toujours. Pour cette raison les ondulations de cette vague du changement qui a commencé des centaines d'années avant continuent d'affecter l'actualité. Qu'est ce qui devenait du féminisme en France maintenant, et quel est le rôle du féminisme dans la vie des femmes

et des hommes qui luttent chaque jour pour la mainmise dans la sphère politique et domestique ?

Grâce aux philosophies de Simone de Beauvoir, Monique Wittig, et Luce Irigaray les femmes de France ont appris la définition d'une femme et l'histoire de sa création. Elles ont compris les différences entre le sexe et le genre, et elles trouvaient du sens dans le corps lesbien. Malgré tout, ce ne sont pas les femmes qui doivent être convaincues du pouvoir de l'esprit féminin, parce ce ne sont pas elles qui commandent le gouvernement et font les lois ; ce sont les hommes. Malgré toutes les réformes et tous les changements, la parité en France reste inaccessible. Le féminisme est-il un phare d'espoir pour la libération des femmes, ou est-il une justification pour la répression répétée des femmes ? Cela reste à voir.

Simone de Beauvoir, une championne de l'égalité pour les femmes, écrit dans sa livre *Le Deuxième Sexe*, « Ce monde a toujours appartenu aux males.. », et en général, c'est vrai (107). Selon elle, il existe jadis celles qui prouvent cette expression erronée. Élevées dans une société dominée par la violence des hommes, les Amazones étaient un groupe des femmes qui a refusé de vivre par les normes du jour. Elles ont créé leur propre culture, leur propre mode de vie loin de ceux qui voulaient les opprimer. Les Amazones étaient une tribu hostile, dominée par le pouvoir des femmes. Leur réputation était façonnée par des années des conflits ensanglantés (Beauvoir, 108).

Les hommes jouaient un rôle parmi les Amazones. Ils étaient « utilisés » justement pour leur capacité de reproducteur. Les femmes qui se considéraient le centre du monde, rejetaient l'idéalisation de la maternité comme une vraie définition d'une femme. Au contraire, elles la voyaient comme un fardeau qui leur prévenait de lutter. Pour se défendre contre ses ennemis, c'était critique qu'elles soient toujours en meilleure

forme, donc la grossesse, l'accouchement et la menstruation, tout ce qui aurait construit une femme différente biologiquement d'un homme, les empêchait de la bataille. Pour elles, les fonctions essentielles biologiques d'une femme étaient un handicap ; et pourquoi pas ? Une femme enceinte, à cause de sa grossesse, ne peut pas se mettre en danger parce que l'enfant doit être protégé. Elle ne peut pas travailler, et elle est à la clémence de l'homme. Une femme qui tombe enceinte découvre qu'elle a besoin de la protection; en effet, elle aurait besoin de la protection d'un homme qui n'est jamais dérangé par la charge de la grossesse. Pour éviter cet avenir inévitable, les Amazones mutilaient leurs seins. Elles s'engageaient dans les actes d'infanticide, qui étaient plus communs quand l'enfant était mâle. Elles faisaient tout pour lutter contre le destin qui était imposé sur elles par la biologie et par les hommes. Mais même la nature violente des Amazones ne pouvait pas résister la poussée vers la conformité, initiée par ceux qui étaient menacés par le changement ses femmes auraient créé (Beauvoir, 108).

Bien que les Amazones fussent les premières « féministes » de leur époque, le seul moyen dont elles auraient pu créer une société basée sur la glorification des femmes était par une séparation totale de toute influence d'homme. Dans l'isolation de la jungle, où personne ne doute et ne se rebelle contre les lois établissent par elles, leur type de vie était réussi. Mais dans une société moderne, pleine d'oppression et des tradition qui étaient sans question, patriarcale, l'indépendance des Amazones n'aurait pas été tolérée.

L'époque des Amazones était suivie par l'époque des chasseurs et des cueilleurs. Les gens qui vivaient pendant ce période menaient une vie nomadique. Leur position sur la planète changeait constamment, comme leur source de nourriture. Les mâles, avec leur musculature et leur force, étaient inclinés naturellement envers le travail des chasseurs. Les femmes étaient identifiées comme les mères de la terre. Elles possédaient, comme les

hommes, un pouvoir dans leur propre sphère. À cause de cette répartition, « aucune institution n'entérine l'inégalité des sexes ; aussi bien n'y a-t-il pas d'institutions ; pas de propriété, pas d'héritage, pas de droits. » (Beuvoir, 114) Même la religion de ces peuples était neutre. Ils adoraient les totems asexués.

Cet âge d'égalité ne durait pas. Les nomades étaient graduellement remplacés par les peuples qui ont devenus fixés à la terre. La vie d'agriculteur change tout. Dans le monde il apparaît les concepts de la propriété et des droits individuels. Les différences sexuelles commençaient à dominer la conception de la vie. Maintenant les femmes gagnaient sa respect pas par la culture de la terre mais par la production des enfants. Pour les agriculteurs, les enfants constituaient le plus important aspect de la vie. Les enfants étaient nécessaires pour la continuation de la culture, pour la continuation du travail. La création des enfants était un processus « magique » et les femmes étaient idolâtrées pour leur contribution au don supranaturel. En même temps, une existence définie par la fécondité destinait une femme à une vie passive. L'homme a pris la place du protecteur, du fournisseur (une position qu'il tient à l'heure actuelle dans beaucoup de ménages). Les agriculteurs auraient été les premiers gens de témoigner la création de la femme au foyer. Donc, pour leur contribution, pour leur capacité de créer les enfants, la propriété communautaire était transmise par les femmes. Les enfants étaient aussi considérés comme l'appartenance de la mère (Beauvoir, 116).

Le statut de la femme était important pour elle, mais il ne changeait pas la perception de la femme comme L'Autre. La femme était la mère, c'est vrai, mais il n'existait jamais entre les deux sexes, l'homme et la femme, une réciprocité. Concernant les droits, il y avait deux espaces dans lesquels les femmes et les hommes n'étaient pas égaux. Un espace était religieux, l'autre est basé sur l'occupation et le travail. Pour un

homme de cette époque et des époques suivantes, le travail le séparait d'une femme. L'espace domestique était dominé par la femme, mais l'espace physique qui englobait le reste de l'existence appartenait à l'homme. Le travail donne aux hommes une indépendance que les femmes n'avaient jamais possédée. À l'extérieur de la maison l'homme était un dieu, capable de faire tous qu'il désire. Dans son espace, il n'y a pas besoin d'une femme ; mais dans l'espace domestique les femmes sont nécessaires pas juste pour la production des enfants, mais aussi pour aider les interactions entre les hommes (leurs maris). Grâce au mariage, les femmes réunissent les générations des hommes. Elles facilitent la continuation du sang qui serait, par définition, mâle (Beauvoir, 120).

La séparation de ses deux sphères menait aux changements religieux aussi. Les totems du passé étaient remplacés par les dieux et les déesses. Une distinction importante entre les deux était la présence du sexe. Pour la première fois, les dieux et les déesses avaient un genre. Les déesses, comme des femmes, étaient douées avec l'esprit de nourricier. Elle pouvait soutenir la vie, mais elle ne pouvait pas la créer. Ce privilège était réservé pour le dieu (qui est par définition, mâle) (Beauvoir, 126). Dans cette manière peu à peu, les femmes étaient condamnées aux rôles passifs dans le monde religieux et dans le monde actuel. « Condamnée à jouer le rôle de l'Autre, la femme était aussi condamnée à ne posséder qu'une puissance précaire : esclave ou idolâtre ce n'est jamais elle qui a choisi son lot. » (Beauvoir, 128) Un anthropologue qui s'appelle James George Frazer dit pareillement, « les hommes font les dieux ; les femmes les adorent. » C'est-à-dire que les hommes décidaient des identités des dieux comme les hommes ou les femmes. Même quand les femmes sont idéalisées pour leur capacité de donner naissance aux enfants, elles sont rendues impuissantes. Cette lutte, ce débat pour le pouvoir a défini

la création du féminisme. Le Moyen Âge, et tous qui suivait, continuaient à rabaisser les femmes jusqu'au 19^{ème} siècle. Elles avaient la permission de tenir ses positions dans les maisons, séparées de la vie publique. Elles étaient placées sur un piédestal et adorées de loin. Le féminisme du 19^{ème} siècle était une lutte pour les femmes être reconnues pas seulement comme des objets, mais comme des humains capables de changement, capables d'être tangibles, et capables de contribuer à la société dans un moyen différent, en dehors de leurs qualités reproductives.

Il y a peu de choses qui définissent la contribution d'un individu à la société plus que ses droits. Pour les hommes des droits de voter, de déterminer leur destin politique, étaient spécifiés par La Déclaration des Droits de L'homme en 1789. En 1791, Olympe de Gauges a publié une réponse à cette législation titrée *La Déclaration des Droits de la femme*. Dans son chef d'œuvre, Olympe ne révélait pas les similarités entre les hommes et les femmes, mais leurs différences. Elle voulait exprimer que les femmes et les hommes étaient créés pour mener des vies différentes. Les hommes étaient destinés d'être les fils, les pères, les grands pères. Les femmes étaient destinées d'être les filles, et les mères. Malgré leurs différences biologiques, ils sont tous, les hommes et les femmes, citoyens de France, et dans la sphère politique, ils sont tous égaux (Fraisie, 275-276). Les femmes, dans leur lutte pour l'égalité, ne pouvaient identifier avec personne sauf la classe qui avait les mêmes épreuves, et la même douleur : les ouvriers. Le prolétariat, pendant ce temps, était engagé dans une lutte féroce avec le gouvernement. Leur misère et désillusion étaient quelque chose avec qui les femmes pouvaient sympathiser. Être reconnus comme une force politique comme les membres de la société qui les ignorait depuis longtemps n'était pas justement un besoin, c'était une nécessité (Fraisie, 279). Ce besoin définissait des générations des femmes. Ce n'était pas assez pour elles à rester à

côté, de rester invisibles. En 1830, beaucoup des pétitions étaient adressé à la Chambre de députés demandant un nouveau contrat social entre le gouvernement, et les femmes qui étaient déterminé d'être vu comme les égaux (Fraisie, 281).

Cette lutte pour l'égalité intensifiait dans les années suivantes. A la fin du 19^{ème} siècle, la France a été soumit à une dépopulation massive. Après la guerre franco-prussienne les nombreux statisticiens et chercheurs a commencé à rendre compte que la natalité en France atteignait des nombres catastrophiques. Il y avait ceux qui blâmaient l'incompétence des mères, et leur indifférence. Les autres accusaient les femmes d'un délaissement de leurs fonctions. Quelques gens, comme Henri Thulié, directeur de l'École anthropologique à Paris, développait un argument différent. Henri a affirmé que la cause principale de la dépopulation était la mortalité des enfants, attribué à "the legal inferiority of woman, the Code's injustices toward her, and the absence of laws to protect her situation and that of her child." (Offen, 653) Pour améliorer le problème, il a proposé d'empêcher la capacité des femmes à travailler en dehors de la maison. Ses suggestions, toutefois, feraient les femmes plus dépendantes aux les hommes au lieu de leur donner l'indépendance qu'elles voulaient désespérément. Il y avait aussi des philosophes comme Adolphe Pinard qui demandaient le soutien du gouvernement pour les femmes enceintes et les nouvelles mères. C'étaient ces débats qui ont vraiment donné un sens au mot « féminisme, » et l'a établi comme une philosophie. Ce mot devenait un moyen d'imposer une définition sur la femme, sur ses fonctions comme une citoyenne et comme une mère.

En 1890, la philosophie du féminisme, commençait d'être expliquée en termes limités. Les deux branches les plus importantes qui recevaient le plus d'attention, étaient le féminisme familial et le féminisme individualiste. Le féminisme familial préconisait

une division de boulots, basée sur les différences sexuelles entre l'homme et la femme.

Ce type de féminisme était centré sur la cellule familiale, contrôlée par le patriarcat, mais avec plus de droits pour la femme. Le féminisme individualiste, contrairement, prêchait l'égalité de chance, sans tenir compte de la famille, le gouvernement, ou les problèmes du pays. Le féminisme individualiste rejetait toutes les divisions des boulots à cause de la biologie, et désavouait toutes les conceptions de la nature spécifique de la femme. Ce féminisme insistait sur une égalité complète sans aucun type de distinction de genre ou sexisme.

L'idée du féminisme a commencé d'être en vogue parmi les auteurs et les écrivains les plus célèbres. Les années de 1890 témoignaient la publication des livres comme *Les Droits de Femmes* de Lion Richard, et *La Citoyenne* de Hubertine Auclert. Pour la première fois, le monde littéraire était plein de gens qui étaient engagés avec les idées du féminisme et avec la distribution de ses idées au public. Dans cet âge d'or, ils y avaient publiés les journaux comme *La Femme Socialiste*, et *La Revue Féministe*. Choquant pour beaucoup était la publication du premier journal quotidien, titré *La Fronde* (Offen, 664-665). Bien que beaucoup de ses journaux aient essayé d'être objectifs sur les idées qui concernaient les droits des femmes, il y avait plein de celles qui discutaient des différences de genre parmi les hommes et les femmes, et même la rôle de la biologie en déterminant l'avenir pour les deux. La publication de ses écritures philosophiques et créatives inspirait les changements signifiants dans le gouvernement. En 1893, les organisations variées juraient à travailler pour la destruction des lois qui limitaient la capacité d'une femme d'être une mère, fondées sur sa position sociale. Pour les femmes c'était un accomplissement énorme parce que ca signifiait leur importance politique comme des mères (Offen, 656-657). La société apprenait la valeur des femmes

et leurs contributions considérables à la vie quotidienne. Pour rendre compte de ce fait, il était nécessaire de comprendre que le problème de la natalité pouvait être résolu seulement avec l'aide des femmes. Ce sont elles qui décident qu'elles deviennent des mères ou non, et en fin de compte c'est leur décision.

Ce problème de la maternité définissait le débat pour les droits des femmes. En 1892, le gouvernement avait peur du nombre de femmes qui participaient à la main d'œuvre. La législation était passée pour limiter les heures et les privilèges des femmes. Par exemple, elles n'étaient permises de travailler pendant la nuit. Sans doute, ses mesures étaient adoptées pour la protection des femmes, et pour leur donner plus d'occasion de rester à la maison. Finalement toutefois, les lois comme celles, définissaient encore la société comme paternaliste qui ne concentrait pas sur la libération des femmes, mais sur la continuation de leur destin biologique d'être les mères. Le but était de protéger les femmes de leur désir de tenir les emplois masculins. En réalité l'emploi était le seul moyen dont les femmes pouvaient survivre (Offen, 658).

En avril de 1896, un congrès d'avocats pour les droits des femmes était convenu à Paris. Ici, un affrontement s'est produit entre deux positions extrémistes. Un côté, recommandé par Léonie Rouzade, prêchait que la maternité est la première fonction sociale de la femme. A cause de cette manière de pensée, elle mérite d'être financée par le gouvernement. L'autre, soutenu par Paul Robin, exprimait que les femmes doivent avoir le droit de refuser de donner aux enfants. La deuxième idée, cependant, était créée par Paul Robin comme un moyen de se révolter contre l'état. Pour accomplir son but, il était bénéfique pour lui de promouvoir l'utilisation de la contraception. Indépendamment de ses motivations, à cause de ses actions, beaucoup plus de femmes devenaient plus

instruites sur les avantages de la contraception et les moyens dont elle peut être utilisée (Offen, 658-659).

Avant 1900, la maternité était complètement financée par le gouvernement, mais tous les changements qui s'arrivaient étaient lents. Tout était compliqué par l'implication de la religion. Bien que la maternité ait été soutenue par le gouvernement, les droits des femmes par rapport avec la contraception n'existaient pas. L'église chrétienne opposait violemment l'utilisation de la contraception. L'église identifiait l'acte d'avortement comme un péché, et chaque femme qui engageait dans ses actions une pécheuse. Heureusement pour les femmes, en 1901, il y avait créé Le conseil national de femmes françaises (CNFF). En 1913, le président de la république a reçu les déléguées de cette organisation pour discuter des issues de l'avortement, des salaires égaux, de la coéducation laïque, et de l'enseignement supérieur. Finalement, les voix des femmes opprimées pouvaient être entendues (Chaperon, 84).

En matière d'avortement, le féminisme ne progressait pas en France si vite qu'aux autres pays. La majorité des féministes qui demandaient l'égalité et le droit de choisir la contraception restaient marginalisées. En plus, les femmes en France n'avaient pas le droit de voter. En dépit des démonstrations et des protestations qui étaient organisées, les femmes ne gagnaient pas le droit de voter jusqu'en 1945, quoique la France s'est battue encore avec la question de la parité, un sujet qui sera discuté en détail plus tard. Dans la sphère domestique, la situation était tellement déplorable que dans la sphère politique. En 1946, dans le préambule de la Constitution, le gouvernement écrit « La loi garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme. » Cette découverte était suivie de près par la publication de *Le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir, qui remontait aux origines de féminisme, et identifiait le mouvement comme une lutte qui a

commencée avec la réalisation des différences biologiques entre les hommes et les femmes. Ce livre nommait la femme comme l'Autre dans la société mâle et encourageait l'action des autres femmes pour provoquer leur propre libération (Chaperon, 86).

Le féminisme comme une philosophie, et les féministes elles-mêmes ont trouvées un moyen d'évacuer leur colère en Mai de 1968. Nourries par leur frustration avec le gouvernement et les idées Marxistes qui définissaient ce temps, les femmes faisaient une partie, nommé Le mouvement pour la libération des femmes (MLF). Le MLF était fermé aux hommes. C'était une organisation qui luttait constamment pour les droits des femmes. À cause des démonstrations violentes et les appels acharnés, elles ont gagnées finalement la dispute à propos de la légalité de la contraception pour les femmes. Finalement, le féminisme à France est défini par l'écartèlement des femmes et leur recherche d'égalité. Tellement cette égalité était achevée dans chaque sens du mot, ce reste à voir.

La Philosophie

Le féminisme français a une histoire riche. En plus il est défini par sa philosophie. Le féminisme comme un mouvement fut ouvert par quelques femmes en particulier. Les philosophes comme Simone de Beauvoir, Luce Irigaray et Monique Wittig donnaient au féminisme une mission et un but. Elles ont transformé le moyen dont la société a distingué les femmes et les forçaient d'examiner en détail les origines des différences entre les deux sexes. Pour Simone de Beauvoir l'oppression des femmes était une conduite qui eut apprise depuis les générations. À cause de cette oppression, les femmes n'ont pas de coutumes ou d'histoire. Elles sont forcées de construire leur identité du début. Luce Irigaray, d'un autre côté, voulait identifier le féminisme au delà de tout le sens que la société attaché aux « femmes » et aux « hommes ». Elle voulait créer une nouvelle façon de pensée. Monique Wittig considérait le sexe et le genre comme deux entités séparées l'une de l'autre. À cause de l'imposition du genre sur un sexe, une personne limite son identité. Par la séparation des deux, les gens peuvent démonter les règlements qui leur définissent, et créer une identité différente, qui leur appartient exclusivement. Les trois philosophes de ces femmes soient différentes de l'un à l'autre, mais leurs contributions au féminisme français restent incommensurables.

Dans l'introduction à la deuxième partie de *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir écrivait :

« Les femmes d'aujourd'hui sont en train de détrôner le mythe de la féminité ; elles commencent à affirmer concrètement leur indépendance ;...Élevées par des femmes, au sein d'un monde féminin, leur destinée normale est le mariage qui les

subordonne encore pratiquement à l'homme ; le prestige virile est bien loin d'être effacé : il repose encore sur de solides bases économiques et sociales. » (Beauvoir, Introduction)

Il est donc nécessaire pour une femme d'apprendre son histoire, sa condition. Grâce à la compréhension des problèmes que la société pose, les femmes peuvent commencer une culture nouvelle qui éliminera tous les archétypes associés avec la femme et la féminité. Elles peuvent découvrir leur propre féminité sur un niveau personnel, indépendant des définitions de la société.

« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. » (Beauvoir, 13)

Cette doctrine de féminisme comme une création de la société résonne à travers *Le Deuxième Sexe*. Quand une fille est née, elle est dans chaque sens comme un garçon (sauf les distinctions biologiques). Les enfants ont les mêmes sensations, les mêmes perceptions du bon et du mal. Les filles et les garçons développent une compréhension objective de leurs désirs sexuels et du plaisir qui peut former à la suite de la possession du clitoris ou du pénis. À l'enfance, les hommes et les femmes manifestent les mêmes capacités intellectuelles et le même désir d'être près la mère, d'être le centre de son attention.

Les nouveaux-nés ont une forte envie de la présence de la mère. Ils sont attachés à la chaleur de la chair maternelle. Peu à peu les nouveaux-nés commencent à développer une compréhension des objets comme distincts ou différents d'eux-mêmes. Il y a une formation de « soi » par rapport à tout l'autre. À cet âge l'enfant devient un imitateur des actions de ses parents, mais tout à coup, l'enfant est forcé d'essayer une transition

grande. Il est déchiré de la chaleur de la mère et pour la première fois il connaît une période tumultueuse pendant lequel l'enfant affirme son indépendance. En ce moment la réaction de la fille et du garçon est la même. Ils continuent à lutter pour l'amour de leur mère, mais au fur et à mesure qu'ils vieillissent, leur perception de la vie familiale change. Les enfants ne sont plus admis au lit de leurs parents. Les parents leur donnent moins d'attention et les enfants questionnent leurs rôles, leurs existences dans la famille. Cette angoisse et solitude éperonnent l'acquisition d'une conscience (Beauvoir, 16).

Ici, les petites filles apparaissent comme les privilégiées dans les yeux de la mère. Elles sont traitées avec la gentillesse et sont permis le droit de jouer avec les vêtements de ses mères (comme les jupes et les robes), pendant que les garçons sont ignorés. La mère et le père refusent de donner au garçon tous les baisers et caresses qu'ils se concentrent sur la fille. La fille est protégée contre l'angoisse et la solitude, et rien n'est interdit. Pour le garçon, les parents réservent les phrases comme « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse...un homme ne se regarde pas dans la glace...un homme ne pleure pas. » (Beauvoir, 16). Le garçon devient jaloux de l'attention que reçoit la fille. Pour une instance brève il essaie de s'habiller comme une fille, de porter une jupe, de jouer avec les poupées, mais il est dénié ce droit par le père, qui dans la famille est le symbole du fécondateur et de l'identité masculine. Les mères perpétuent aussi l'image de l'homme comme le centre de la famille. Elles se soumettent à lui, au phallus de l'homme, et par défaut au phallus du garçon, du fils.

Le pénis pour le garçon devient pour cette raison un symbole. Sa position à l'extérieur du corps lui donne plus du pouvoir, parce que contrairement aux femmes, qui ne peuvent mesurer la force ou la longueur de leurs organes sexuels, les hommes ont une représentation physique de leur masculinité. Le pénis se découvre comme un privilège et

sa présence élimine la jalousie que le garçon a pour la fille. Son pénis devient un alter ego pour le garçon (Beauvoir 29). L'organe développe sa propre identité, qui peut être comparé avec celle des autres garçons. En même temps, la fille ne suit pas l'instruction au sujet de l'importance des organes sexuels. Dans un sens, elle n'a pas de sexe. Cette ignorance néanmoins n'est pas un déficit. La fille est satisfaite de la composition de son corps et choisit d'accepter ce fait comme une réalité immuable (Beauvoir, 18). La fille « asexuée » n'a pas une représentation si palpable de son sexe. Tout ce qu'elle sait, elle apprend de sa mère. Cette intimité entre fille et mère lui donne l'idée que le monde est un matriarcat. Mais pour représenter elle-même comme une femme, il est nécessaire pour une fille de structurer son identité sur les actions de sa mère. Enfin, l'absence du pénis force la de se comporter de cette manière.

Plus tard dans sa vie, la fille découvre le rôle de la mère, et par conséquent son rôle dans la famille. Le nettoyage, la lessive, et la cuisine fait partie des tâches de la mère. Donc, les responsabilités de la mère sont concrètes et spécifiques. Il n'est pas difficile pour une fille de l'émuler. Pour le garçon, la vie du père assume un rôle complètement différent. Pendant que la fille prend le rôle passif de la mère, le garçon apprend que le père nourrit la famille. Il a des responsabilités sacrées sans lesquelles la famille ne fonctionnerait pas. De temps en temps, le père travaille au dehors de la maison. Il communique avec le reste du monde, et il illustre l'esprit aventureux. S'il quitte la maison, la présence du père est évidente partout. Il est le patriarche, le protecteur, le Dieu de la famille. En plus, le garçon comprend qu'un jour il sera exactement comme son père. Son avenir est certain et vif. Au même moment, la fille ne sera jamais son père. Elle suivra les traces de sa mère. Cette hiérarchie souligne les relations qui développent entre les frères et les sœurs. D'un très jeune âge, les frères reçoivent les enseignements pour

protéger leur soeurs, d'établir leur supériorité. Ils commencent à les traiter comme ils traitent leurs mères (Beauvoir 35-36). À ce point, le pénis devient secondaire, parce qu'une conduite est déjà apprise. Si la jeune fille s'identifierait plus à son père qu'avec sa mère ? Si elle apprend son comportement et pas le comportement de sa mère ? Est ce que les mêmes distinctions existaient entre le féminin et le masculin ? Est ce qu'il est nécessaire pour ces distinctions d'être associées avec le sexe ?

Après le mariage, les fonctions d'une femme ne changent pas beaucoup. Les jeunes filles grandissent à être leurs mères, et les garçons sont élevés dans l'image de leurs pères. Le mariage est toujours représenté comme une association, mais en réalité la situation est très différente pour les femmes que pour les hommes. Les deux sont nécessaires l'un à l'autre, mais ce ne signifie pas qu'une réciprocité existe entre eux. Selon Simone de Beauvoir, les femmes ne représentent pas une classe sociale, mais une caste : toujours opprimée, et toujours ostracisées. Le mâle a besoin d'une femme pour la continuation de sa descendance. Dans son rôle comme une épouse, une femme est supposée d'avoir les enfants. C'est un service qu'elle donne à la société et à son mari. En se mariant elle se donne complètement à l'homme. Une femme prend le nom de son mari, elle appartient à sa famille, et elle devient sa moitié. Essentiellement, une femme est attachée à lui. Sa vie est une extension de la vie d'un homme, et elle le suivra n'importe où. La vie d'une femme est éphémère ; elle n'est pas si importante que la vie d'un homme. Même aujourd'hui, une femme qui n'est pas mariée est considérée comme un paria. Elle reste une servante de son père ou ses frères et devient un parasite aux yeux de la société (Beauvoir, 195-200).

Selon Simone de Beauvoir, les femmes qui étaient opprimées pendant les années devenaient une caste sans convictions, sans les droits, sans une philosophie. Elles sont

nées dans une situation d'où elles ne pouvaient pas échapper. Donc la lutte pour les droits égaux a besoin d'être combattue dans chaque maison, dans chaque famille. Les générations des femmes doivent enseigner l'une à l'autre l'histoire commune de leur caste. Les femmes doivent apprendre comment se différencier des hommes, de s'identifier comme des individus séparés d'eux. La philosophie de Simone de Beauvoir, en même temps, rejetait l'idée de la collective. Elle laissait à chaque femme de chercher sa propre identité ; mais sa définition d'une femme était basée sur l'homme. Parce que les femmes représentaient les esclaves et les vassaux, elles sont castrées et par conséquent, inférieures. Pour cette raison, comme une philosophe féministe, Simone de Beauvoir brossait une image très négative des femmes dans son écriture. Elle croyait que si quelqu'un est né une femme, il n'est pas possible de devenir un homme. Il faut donc se définir comme un individu séparé de la société. Simone de Beauvoir voulait que les femmes deviennent autonomes, qu'elles ne reçoivent pas simplement les droits égaux, comme les hommes, mais qu'elles reçoivent l'indépendance à créer ses propres droits (Picq 169-175).

Bien que la philosophie de Simone de Beauvoir explore en détail le rôle des femmes dans la société et l'évolution du féminisme à travers les années, elle n'explore pas la question du genre. Pour la majorité des gens, le genre est synonyme avec l'identité sexuelle. C'est une chose que nous ne remettons pas en cause. Selon Monique Wittig, la normativité du genre est une structure qui était créée spécifiquement par la société. Cette bipolarité est créée pour différencier entre les hommes et les femmes, pour rendre l'un supérieur à l'autre.

La société enseigne que les femmes peuvent être exclusivement « féminines » et les hommes exclusivement « masculins ». Il n'y a pas d'espace pour un genre fluide qui

permet aux hommes de posséder les qualités féminines ou aux femmes d'être masculines. Le genre masculin donne aux hommes le pouvoir dans le monde public. C'est la notion du genre masculin qui provoque l'exclusion des femmes et rendait ce phénomène acceptable et normal. Par exemple, la constitution de 1848 qui a donné le « suffrage universel » aux Français majeurs, ne précisait pas que ses droits étaient donnés aux hommes exclusivement. Les Françaises ne possédaient pas ce droit. L'idée du genre et du pouvoir masculin est si enracinée à la société qu'il devient impossible de différencier entre les deux. En effet, le manque de cette distinction rend possible la « universalisation » du genre masculin, et de l'application de ce genre partout (Bard, 73).

Un problème avec cette « universalisation » c'est que peu des femmes sont au courant de leur genre. Elles acceptent leur « féminité » comme une partie d'elles-mêmes. Elles ne sont pas conscientes du fait que l'identité « féminine » est un concept créé par les hommes pour renforcer leur dominance. Pourquoi est ce que les traits comme la sensibilité, la patience, sont associés avec la féminité ? Pourquoi est ce qu'il est impossible pour une femme d'être forte, d'avoir le contrôle ? Parce que l'invention de genre masculine empêche l'identification d'une femme qui possède toutes ces choses. Monique Wittig affirme que le genre est un concept fluide. Le genre est un espace où le sexe ne détermine pas le rôle d'un individu dans la société. Le sexe « vrai » n'existe pas. C'est nous et nos ancêtres qui créons le langage qui permet la discrimination entre une femme et un homme. Le genre pour Monique Wittig est un moyen d'échapper à la sexualité. Cette femme était un partisan du féminisme individualiste. En accordance avec cette philosophie, les femmes existent seulement quand elles sont comparées aux hommes. Sans l'homme, la femme cesserait d'exister aussi (Wittig, 1999).

Wittig croyait qu'une femme qui entre dans les relations intimes avec un homme assume le rôle d'une femme automatiquement, parce que l'homme ne lui donne pas un autre choix. Quand il s'agit des relations entre les deux femmes l'échange de pouvoir entre les deux transforme radicalement. Elle disait que « La femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes. » (Wittig, 53) Les lesbiennes sont les entités asexuées. Dans le contexte de leurs relations, elles sont libres à créer une identité qui est ni masculine, ni féminine.

Les théories de Simone de Beauvoir et de Monique Wittig diffèrent sensiblement l'une de l'autre. Simone propose que les femmes se définissent en relation aux hommes, qu'elles n'ont pas d'autre choix. Elle croit qu'après les années d'oppression, il n'y a pas de système selon lequel les femmes peuvent structurer leurs convictions et leur culture. Dans les années de 1950, la philosophie de Simone de Beauvoir était énormément populaire. Ses livres devenaient une inspiration pour un nombre infini des femmes. Ils leur donnaient une raison de se battre contre les conditions auxquelles elles se sont habituées. Les philosophies de ses deux femmes sont immortelles. Elles persistent indéfiniment. Même maintenant les pensées de Monique Wittig sont valorisées par la société. Contrairement à Simone de Beauvoir, Wittig donne aux femmes un moyen de créer une nouvelle identité ; une identité qui ne prenait pas les hommes en considération. Grâce à cette théorie, les femmes n'étaient plus les femmes, elles étaient des entités, des individus qui n'avaient pas une définition.

Comme Monique Wittig, Luce Irigaray a transformé la définition d'une femme. Comme Wittig, elle voulait changer le langage qui identifiait une femme comme une femme et un homme comme un homme. Pour Irigaray, la société est composée des gens

(femmes et hommes) qui ont seulement un genre : le genre masculin. Donc comme Simone de Beauvoir, elle se concentre sur les différences entre l'homme et la femme. Elle désire de reconnaître deux sexes, et de donner une identité à chacun.

Selon la théorie d'Irigaray, le monde est transformé par le « phallocratisme. » Le phallocratisme est un amour de toutes les choses qui sont associées avec la forme masculine ou avec le phallus, par exemple, le fécondateur, et la force. La femme n'existe pas dans cette sphère de phallocratisme. Elle est réduite à un objet ; pour un homme, elle est simplement, un objet de désir. Comme un objet, la femme n'a pas de voix. Elle est muette. Parce que la femme ne peut pas parler, elle n'a pas de moyen de se définir. Son manque d'identité la rend inférieure par comparaison avec l'homme (Irigaray, 109).

Les relations entre les hommes et les femmes commencent à développer pendant le mariage. L'homme est libre d'explorer le monde à l'extérieur de la maison, et la femme reste en réclusion. Elle est réduite à toutes les choses qui la définissent. Elle est la reproductrice, la bonne, la mère. Pourquoi est ce qu'il y avait une résistance accablante à la contraception et à l'avortement ? Parce que ces deux choses menaçaient de changer le moyen dont les hommes voyaient les femmes. La capacité de « maîtriser » la naissance, avoir les enfants était une chose dangereuse. Si une femme a le pouvoir de changer sa vie, elle ne dépend pas seulement de l'homme. Elle peut changer son statut social. Elle peut gagner une voix (Irigaray, 80).

Dans le mariage, il est nécessaire que les hommes et les femmes soient égaux, qu'ils aient les mêmes droits. Donc la femme joue un rôle dans l'avenir de la famille, elle fait les décisions dans la maison, mais à longueur du temps, elle reste « féminine. » Une femme ne peut jamais se débarrasser des traits qui étaient créés pour elle par la société. Irigaray dit que :

« ...Cette féminité est un rôle, une image, une valeur, imposés aux femmes par les systèmes de représentation des hommes. Dans cette mascarade de la féminité, la femme se perd, et s'y perd à force d'en jouer. » (Irigaray, 80)

La femme ne peut jamais échapper à sa féminité, du sens qui était donné à ce mot par les hommes. Pour se libérer des liens qui l'attachent, il faut qu'une femme établisse sa propre définition. Il faut qu'elle oublie tout ce qui on lui a enseigné elle et qu'elle cherche d'un moyen de s'identifier en dehors du sens que la société a donné à son genre (Irigaray, 82).

Les philosophies de Simone de Beauvoir, de Monique Wittig, et de Luce Irigaray bouleversent tout ce que le monde français savait déjà du féminisme. Leurs théories, bien qu'elles fussent différentes, encourageaient les femmes de lutter pour l'égalité. Elles encourageaient les femmes de questionner le monde où elles étaient élevées, et toutes les choses qui leur avaient enseignées. Ces femmes présentaient pour la première fois le concept du genre et les moyens dont le genre peut être différent du sexe. Plus importante est le fait que les philosophies de Simone de Beauvoir, Monique Wittig et Luce Irigaray définissent la pensée française même aujourd'hui. Grâce à elles, les concepts du genre et du sexe ne sont compréhensibles pas seulement pour les bien éduqués, mais aussi pour toutes qui veulent inspirer le changement.

La Parité

La lutte des femmes françaises pour l'égalité est définie par un couronnement des mouvements philosophiques et historiques. Toutes les choses qu'on enseigne aux femmes, toutes les idées qu'elles créaient attestent à la difficulté de changer les pensées traditionnelles. Même aujourd'hui, le gouvernement français a beaucoup de difficultés avec l'acceptation de la valeur des femmes dans les sphères des affaires et de la politique. Mais pourquoi est ce que la société française avait refusé à accepter la notion de la parité ? Est-ce que les concepts du féminisme ont changés le moyen dont les femmes sont vues, ou est ce que le féminisme devient un outil dans les mains des politiciens pour renforcer la pensée conservatrice ?

Sylviane Agacinski la femme du premier ministre de France entre 1997 et 2002 a exploré en détail la parité dans le gouvernement et les raisons pour les différences entre l'homme et la femme. Dans sa livre *Parité des Sexes*, elle prétend que la séparation entre l'homme et la femme a pris sa source avec la création d'un enfant. Traditionnellement, un enfant a une mère et un père. Il est élevé par les deux, et dans sa vie, il y a une nécessité pour une dualité entre les sexes. Sans cette dualité, un enfant peut avoir trois ou quatre mères et pères. La dualité est nécessaire pour maintenir l'ordre. Elle est nécessaire pour maintenir la vie. En même temps, cette différence sexuelle n'est pas naturelle. Elle est insignifiante. C'est la société qui la cultive, et qui force les individus à s'identifier comme un membre d'un sexe ou d'autre (Agacinski, 7).

Chaque société crée des constructions pour combiner le masculin et le féminin, mais jusqu'à aujourd'hui elles ont prise la forme d'une hiérarchie. Dans cette hiérarchie, le masculin est toujours supérieur à la féminine, et le système est dominé par le principe

androcentrique qui identifie l'homme comme le centre, ou en haut de la hiérarchie (Agacinski, 8). Il y a quelque chose, toutefois, qui rend cette conduite normale. C'est la crainte de la division, la crainte de l'espace qui ouvre quand deux choses sont diamétralement opposées. Dans nôtres cœurs, nous cherchons toujours d'un sens de la totalité, pour le commencement absolu. La recherche pour la raison de quelque chose nous conduit instinctivement à la solution la plus simple. La division dérange cette simplicité et nous force à chercher un moyen de fermer l'interstice entre deux choses et de réduire les deux à l'une. Pour cette raison, il est facile de croire qu'Ève a dérivé de l'Adam, et qu'Adam possédait l'une vrai sexe, le sexe masculin. Dans cette contexte, la division est difficile, parce qu'elle nous force de choisir d'être un homme ou une femme, et rien entre les deux. Elle rend impossible la combinaison des caractères des deux. La dualité entre le féminin et le masculin, est par conséquence, implicite dans la nature. C'est le résultat du moyen dont nous sommes éduqués, et dont nous vivons nos vies (Agacinski, 11-12).

Il est difficile de comprendre la différence entre le genre (qui est essentiellement construit par la société) et le sexe, qui est une fonction de la biologie. Agacinski n'est pas d'accord avec l'idée que le genre est complètement construit par la société. Pour elle, le genre est soutenu par les éléments biologiques. Dans une certaine mesure, une femme est une création de sa propre féminité. Elle est consciente de sa différence de l'homme, et cette différence est importante dans le contexte politique. La différence signifie que la revendication simplement pour les droits égaux n'est pas possible. Les femmes et les hommes ne sont pas les mêmes, et les affirmations au contraire sont ridicules. Néanmoins, les relations entre les deux sont définies par la compréhension que la guerre entre eux est impossible. Ils dépendent à l'un de l'autre pour achever le changement et

inspirer le progrès dans la société. Cette impossibilité de guerre force les deux sexes de recourir à la politique (Agacinski, 129-130).

Le féminisme en France, selon Agacinski, est une combinaison des éléments les plus modernes et les plus traditionalistes. Dans leurs vies privées, les Français sont les gens de l'amour et de la séduction. La France inventait les concepts du « libertinage » et du désordre, et malgré ça, la loi ne se concerne pas avec la manière dont les politiciens, ou les gens ordinaires mènent ses vies. L'opinion du public ne change pas à cause de la révélation que le président a une maîtresse ou le fait qu'il trompe sa femme parce que tout ça n'a aucun rapport avec sa capacité de se présenter dans sa position. En France, les mœurs d'un individu ne peuvent rarement détruire sa carrière. Cette idée toutefois s'adresse presque exclusivement aux hommes. Les femmes qui sont engagées avec la vie politique sont souvent jugées pour leur sexe. Il est difficile pour elles d'abandonner leurs rôles traditionnels dans la maison et se risquer de sortir au monde politique. Peut être à cause de ce fait, les femmes restent extrêmement sous-représentées dans la sphère politique. Elles cherchent encore l'égalité, et le même respect dont les hommes bénéficient (Agacinski, 135-136).

Pour améliorer le statut des femmes dans le gouvernement, certaines lois étaient créées pour donner à tous l'égalité des chances. Bien que ce fût l'intention de ses lois d'encourager la participation égale des femmes et hommes dans le gouvernement, souvent elles produisent la résistance et la méfiance. Les Français voient les lois qui promeuvent l'égalité des chances, comme les quotas. Un grand nombre des gens croient que les quotas créent un moyen de mettre plus des femmes dans des positions de pouvoir et qu'ils font le procès de sélection moins rigoureux. Il y a ceux qui croient que le gouvernement veut à remplir des quotas sans penser d'intelligence de la femme qui est

considérée pour la position. À cause de ça, la perception des femmes continue à être surtout négative (Agacinski, 151). Est-ce qu'il y a un autre moyen de promouvoir la parité, le partage de pouvoir politique entre les hommes et les femmes ? Est-ce qu'il y a un autre moyen de garantir l'égalité ?

À cette question, Agacinski dit que « Equality only implies that the rights are the same for women and for men (The right to vote and to be eligible to hold office). The equality of men and women before the law has never meant that there should be as many women as men electors or elected – that is, a quantitative equality between men and women » (Agacinski, 154). Dans ce contexte, l'idée de la parité est différente des toutes autres idées; elle demande le partage égal de pouvoir entre les femmes et les hommes. Pour réaliser ce but, il y a deux moyens: créer des nouvelles méthodes de la votation, ou promouvoir le même nombre de femmes et d'hommes comme des candidats. En France, c'est le deuxième qui passe en priorité. Donc dans un sens, la parité signifie une reconnaissance des différences sexuelles entre les hommes et les femmes. Elle détruit l'ordre hiérarchique de la société et le principe androcentrique.

Il y a, quand même, un problème avec ce concept. Beaucoup de gens pensent que la séparation de l'Assemblée (l'instance dirigeante de France) en 50% hommes et 50% femmes représente les hommes et les femmes du pays respectivement. Ce n'est pas le but. Ni les femmes dans l'Assemblée ne représentent exclusivement les femmes en France ni les hommes. La parité veut simplement une égalité dans la capacité des femmes d'atteindre les mêmes positions dans le gouvernement que les hommes, un exploit qui est encore difficile à réaliser à cause des perceptions des femmes dans la société. Le but de la parité était de faire l'Assemblée l'incarnation des gens français, et les lois, une expression de leur volonté. Les femmes comme Sylvanie Agacinski, qui ont contribuaient à

l'acceptation de la parité, voulaient à débarrasser la politique des perceptions du sexe. Elles voulaient séparer le corps physique de son identité sexuelle. Pour les Français, c'était impossible. Les corps féminin ne peut pas être séparé des toutes les choses qui l'identifie comme une femme. Il est impossible de séparer ce corps du sens historique qui est attribué à lui. Dans les mots du Joan Wallach Scott : "References to abstract bodies could never be fully detached from the concrete social and historical meanings attributed to them; individuals with female bodies were, it seemed, always 'women,' always had been, always would be" (159). Cependant les efforts des Sylvanie n'étaient pas en vain. En 2000, le gouvernement de France a adopté une loi qui a accordé aux femmes l'accès aux positions dans l'Assemblée pas comme des individus, mais comme les femmes. Le problème qui existe aujourd'hui fait face à l'accès aux ces positions. Au fur et à mesure que le pouvoir associé avec des positions augmente, le nombre des femmes qui les occupent baisse, et les politiciens qui refusent d'obéir la loi disent simplement que les incohérences avec la représentation des sexes sont inévitables (Scott, 159).

Dans le contexte du féminisme, la parité représente la victoire du féminisme « différentialiste » qui demandait la libération des femmes et les droits égaux pour tous. Ce féminisme recommandait la représentation égale des hommes et des femmes dans le gouvernement. Il réaffirmait l'importance de la citoyenneté pour les peuples de France, les hommes et les femmes. Ce type de féminisme différait radicalement, de féminisme « universaliste » (déjà mentionné) qui rejetait tous les conceptions du sexe et du genre. Les féministes « universalistes » préféraient être aveugles au sexe de la personne qui se présentait aux élections. Ce sont deux arguments qui définissaient le passage de la loi de parité en France. Ils ont forcés beaucoup des gens dans le gouvernement à questionner :

Est-ce qu'il est mieux de baser la parité sur l'équité individuelle ou sur la différence des sexes (Heinich, 204) ?

La loi de parité de 2000 était basée sur les idées du féminisme « différentialiste », et en 1999, ce différentialisme a conduit à la féminisation des termes de profession. Cette féminisation autorisait les professions d'être reconnues comme occupées par une femme ou un homme. Par définition, ça implique que les hommes et les femmes peuvent tenir les mêmes positions. Est-ce que ses changements sont assez pour les femmes en France ?

Bien que le gouvernement ait autorisé les femmes de tenir les positions de pouvoir dans le gouvernement et la féminisation des termes des professions, il refuse de faire les amendements à la législation qui concerne les droits reproductifs pour les femmes et les filles immigrées. En plus, même aujourd'hui le système politique du France refuse de mettre en œuvre les programmes qui peuvent enseigner aux filles de la contraception. En matière du travail, beaucoup de patronat adoptent le concept d'emploi à temps partiel. En ce moment environ trois millions de femmes tiennent ses emplois où elles sont forcées de travailler deux heures au matin et deux heures après midi. Cela signifie qu'une femme peut passer le jour entier à l'extérieur de la maison mais recevoir le paiement seulement pour une demi-journée. En effet, c'est mieux pour les femmes de rester à la maison et rester dépendant sur son mari (Le Doeuff, 245). Donc est ce que les changements dans le gouvernement en faveur des femmes sont réels ? Oui. Est-ce que c'est assez ?

Absolument non.

Particulièrement en France, le gouvernement joue un rôle très important dans la vie de se peuple, et il fait un effort véritable d'améliorer le statut des femmes dans la société ; mais par l'imposition des droits et des réformes à huis clos, il aliénait toutes les organisations féministes qui veulent exécuter plus de changements en faveur des femmes.

Le problème pour beaucoup des associations féministes en France c'est qu'ils sont toujours forcés de rivaliser avec les programmes qui sont contrôlés par l'état. En plus, pour le gouvernement d'accepter une réforme, il est nécessaire d'accumuler une majorité et de convaincre tous les autres que tes idées sont légitimes. En réalité, les idées du féminisme sont enseignées « dans les rues ». Elles sont propagées par les choses que les mères et les grand-mères transmettent à leurs filles. Le féminisme « souterrain » est complètement différent de l'ordre de l'état. Pour la génération jeune toutefois, il est difficile de différencier entre les deux (Le Doeuff, 246).

Il est facile à discuter de féminisme en France maintenant, des centaines d'années après sa « naissance. » Personne ne peut pas nier l'influence des philosophes comme Simone de Beauvoir et Luce Irigaray sur la théorie féministe moderne. Aujourd'hui cependant, combien de livres sont écrits, combien de philosophes discutent de féminisme ? La réponse est : peu. Pour la majorité des Français, la philosophie féministe reste « hystérique » et « ridicule ». Maintenant, une grande minorité des femmes en France choisit d'étudier pas justement la philosophie féministe, mais la philosophie en général. Selon l'écriture de Gabrielle Suchon (une philosophe qui est née pendant le 17^{ème} siècle), les pensées philosophiques sont nécessaires à comprendre la liberté. La philosophie représentait pour Gabrielle une recherche pour la vérité. Cette vérité, cette connaissance donne le pouvoir. Pour une femme, le pouvoir qui peut être conquis avec l'exploration de la philosophie lui donne la capacité d'écraser son oppression, et de gagner la liberté (Le Doeuff, 249).

Suchon a imaginé un monde dans lequel chaque femme était une citoyenne active dans son gouvernement. Elle était un agent du changement dans la société. Le rêve de Gabrielle Suchon n'est pas encore une réalité. La capacité des femmes pour être les

membres actifs dans le gouvernement était limitée pendant des années infinies.

Seulement depuis le siècle précédent, les femmes ont reçu le droit de voter, et le droit d'être également représentés dans le gouvernement. Dans les précédant vingt années elles ont reçu le droit à utiliser la contraception et le droit de se faire l'avortement. A cause de cette chronologie courte, le féminisme, ou la perception publique du féminisme, n'avait pas de la chance de développer, et d'être acceptée par tous (Le Doeuff, 250-252).

Ce sont les hommes, en particulier, qui refusent d'admettre les femmes dans les sphères auxquelles elles n'appartenaient pas auparavant. Malgré chaque réforme, les femmes ne sont pas encore également représentées. Elles n'ont pas le même accès aux travaux et aux occasions dans le domaine des affaires. Effectivement, il y a certains politiciens dans le gouvernement qui pensent que les femmes achèveront les positions de pouvoir seulement quand les hommes décideront de les abandonner. La dominance des hommes est si engrainée dans tous les aspects de la société que le féminisme a changé pour incorporer ses nouvelles idées, comme l'institution de travail à temps partiel pour les femmes. Ce type du féminisme, soutenu par l'état ingénie de renforcer le rôle d'une femme comme une mère et comme une épouse. Il menace d'écraser le progrès qui était fait par les femmes comme Sylvanie Agacinski.

Les femmes françaises ont reçu le droit de voter en 1944, et de 1944 à 1980, seulement 10% des tous hommes politiques (remarque l'identification des gens politiques comme les hommes) élus étaient femmes. En 1982, le gouvernement a adopté une nouvelle loi qui introduisait un quota de 25% pour les femmes sur les listes électorales dans les élections du conseil municipal. Le conseil constitutionnel jugeait que cette loi était inconstitutionnelle. C'était en 1980 que la France commençait sérieusement de considérer un moyen de promouvoir la représentation égale pour les hommes et les

femmes. Cette considération n'était pas un résultat du désir intérieur du gouvernement français d'améliorer la réputation des femmes. L'action était pressée par les autres pays européens, et par les Nations Unies. L'issue que les politiciens étrangers avaient avec la constitution française était son aveuglement par rapport avec le sexe. Il était impossible de prévenir la discrimination basé sur le sexe, quand le sexe n'est pas mentionné du tout. Les Nations Unies croyaient qu'il est impossible d'être un pays démocratique si on ne fait pas ces distinctions (Baudino, 387).

Même après toutes les réformes et les luttes pour la représentation entre les hommes et les femmes, le système politique de France rend l'inclusion des femmes facile. La loi de la parité mise les restrictions sur le nombre des candidats mâles et femelles, mais en même temps ce n'influence pas le résultat des élections, ou le nombre des femmes élues (Baudino, 396). Bien que la loi soit active, bien qu'elle soit exécutée par le gouvernement, les changements vrais sont possibles seulement avec le soutien du public. Pour les femmes en France d'obtenir la liberté, et le pouvoir politique il n'est pas assez de comprendre la théorie féministe, il est nécessaire de l'appliquer à chaque aspect de la vie. Il est nécessaire que les femmes soient définies pas par le nombre des enfants qu'elles ont, ou par les vêtements qu'elles portent, mais par leur capacité d'inspirer le changement. Jusqu'à ce temps, les femmes en France continuent d'être sous-représentées et incapables. Jusqu'à ce temps, les hommes continuent d'être suprêmes.

Les idées de Simone de Beauvoir, Monique Wittig et Luce Irigaray restent être les influences grandes dans le système du gouvernement en France. Mais quand les idées de ses femmes sont incorporées dans les lois, leurs noms sont souvent oubliés. L'histoire du féminisme à la France se répète. Comme au 19^{ème} siècle quand le féminisme était un moyen d'influencer les femmes d'exécuter leurs obligations maternelles, aujourd'hui les

politiciens males renforcent les préjugés contre les femmes et les encouragent de rester à la maison. Le seul moyen de changer la manière dont les femmes sont traitées est de changer la culture de la discrimination en France et créer une société nouvelle, une société des Amazones, séparées des hommes par les confins et les lois individuelles.

BIBLIOGRAPHY

- Agacinski, Sylvanie. *Parity of the Sexes*. Chichester, New York: Columbia University Press, 2001. Print.
- Beauvoir de, Simone. *Le Deuxième Sexe*. 117. France: Gallimard, 1949. Print.
- Bard, Christine. "Genre et la pouvoir à la lumière de l'histoire du féminisme." *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. 108.2 (2001): 71-84. Print.
- Baudino, Claudie. "Parity Reform in France: Promises and Pitfalls." *Review of Policy Research*. 20.3 (2003): 385-400. Print.
- Chabot, Isabelle. "Un siècle d'antiféminisme." *Historia (1956)*. 632 (1999): 102-103. Print.
- Chaperon, Sylvie. "Du droit de vote à la pilule." *Histoire*. 245 (2000): 84-89. Print.
- Chaperon, Sylvie. "L'introuvable féminisme français." *Histoire*. 245 (2000): 87. Print.
- Figuiet, Christopher. "Les Femmes et la vie ordinaire amour, mariage et féminisme." *La Quinzaine Littéraire*. 924. (2006): 25-26. Print.
- Fraisse, Geneviève. *Les Femmes et Leurs Histoires*. France: Folio histoire 1998. Print.
- Heinich, Nathalie. "Les contradictions actuelles du féminisme." *ESPRIT*. 3-4 (2001): 203-217. Print.
- Irigaray, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris, France: Les Éditions de Minuit, 1977. Print.
- Le Doeuff, Michèle, and Penelope Deutscher. "Feminism Is Back in France: Or Is It?." *Hypatia*. 15.4 (2000): 243-255. Print.
- Offen, Karen. "Depopulation, Nationalism, and Feminism in Fin-de-Siècle France." *American Historical Review*. 89.3 (1984): 648-676. Print.
- Picq, Michelle. "La Querelle du Féminisme." *Les Temps Modernes*. 63.647-48 (2008): 169. Print.
- Scott Wallach, Joan. *Parité!: sexual equality and the crisis of French universalism*. Chicago, Illinois: University Of Chicago Press, 2005. Print.
- Wittig, Monique. *Les Corps Lesbien*. Paris, France: Les Éditions de Minuit, 1973. Print.